Suivez mon regard…



Cette rubrique porte sur l'actualité et les sentiments qu'elle peut m'inspirer. Un peu comme lorsque j'étais adolescente et que mon regard se portait sur ce qui m'entourait. Sauf qu'aujourd'hui, je vous les partage par le biais de mes écrits.

I HAVE A DREAM…

[Martin Luther King Jr.]

Mardi 14 avril 2020

L'aurore dort encore tandis que je m'éveille. Trois serpents dansent sur mon réveil. Je me lève, automate de ce printemps qui peine à fleurir mon cœur. Une douche et un jogging vite enfilé ; une tartine beurrée mâchouillée ; un café noir sans sucre machinalement avalé. Rituel matinal terminé. J'enfile mes tennis et attrape mon sac à dos préparé la veille. Je prends mes clés, sagement posées sur la console de l'entrée, puis je referme doucement la porte de mon petit appartement. La fraîcheur de la nuit s'accroche à moi, couvrant mes cheveux d'une brume de rosée vite évaporée. Clisse apaisante des pensées qui commencent déjà à m'assaillir face à l'enfer qui m'attend.

6h48 – j'arrive à l'hôpital.

Mes collègues de nuit m'accueillent avec un pâle sourire fatigué. Je suis affectée aujourd'hui à la zone Covid-19. J'ouvre mon casier pour y déposer mes affaires. La porte est recouverte de photos de la grotte de la flûte de roseau. Cent quatre-vingt millions d'années que la Terre y peaufine son œuvre, apportant au karst sa vue d'artiste. Je laisse un instant mon regard glisser le long des stalactites. Mon cerveau s'abreuve des couleurs et remonte le long des formes étranges, dessinant des stalagmites de quiétude. Mon esprit se drape de merveilles tandis que j'enveloppe mon corps : blouse, gants, masque… me voilà prête à prendre mon poste.

Je prends connaissance des dossiers qui m'attendent. Je prépare les médicaments et me dirige vers la première chambre sur ma liste. Un énorme panneau barre la porte pour rappeler que l'ennemi invisible sévit dans cette zone où je vais entrer.

D'une voix enjouée, légèrement étouffée par le masque, je lance un « Bonjour Lucie, comment ça va ce matin ? ». Lucie me répond qu'elle va beaucoup mieux et qu'elle a passé une très bonne nuit. Quel bonheur de voir les soins porter leurs fruits sur cette jeune maman. Elle pourra bientôt retrouver son bébé pour le prendre enfin dans ses bras.

Les autres chambres défilent aussi vite que la matinée.

Il y a Amir, grand sportif, qui ne comprend pas pourquoi il reste encore aussi essoufflé et qui a hâte de reprendre ses entraînements.

Frédéric, livreur, toujours plongé dans le coma pour mieux supporter l'intubation.

Et puis il y a Monique, caissière d'une cinquantaine d'années. Ses yeux gris-bleu fixent le plafond et se perdent dans un vide qui semble lui parler. Ils s'envolent doucement, tels deux papillons au-dessus d'un océan de tourments qui s'éloignent dans les torpeurs des anti-douleurs. Mes paroles rassurantes se perdent dans ses chimères.

12h16 – pause-déjeuner.

Aujourd'hui, une association de restaurateurs nous apporte des plats qui réveillent nos papilles et réchauffent nos cœurs. Un vrai bonheur ! Une bouffée d'oxygène qui va nous aider à tenir encore et encore…

Quelques rires éclatent dans la salle de pause, fragments d'un pur cristal à préserver à tout prix. Ils seront disséminés ces prochaines heures auprès des patients, au travers de nos yeux pleins de sourires et de nos paroles réconfortantes.

L'après-midi se déroule au rythme des bips et des silences. La fatigue se fait sentir. Une collègue sort d'une chambre et n'arrive plus à contenir ses larmes. Deux autres de mes collègues et moi-même la prenons en charge immédiatement pour la réconforter et nous assurer qu'elle ne craque pas.

17h03 – pause-café bien méritée.

Le chef de service passe prendre notre température, « au sens figuré » comme il dit. C'est sa petite blague quotidienne, même si une fois, il m'a fait comprendre que me la prendre au sens propre avait fait partie d'un de ses rêves. J'avais ri et lui avais fait comprendre dans un large sourire que cela ne faisait pas partie des miens. Il avait compris et s'était excusé pour sa maladresse. Je ne lui en avais pas tenu rigueur car il n'avait jamais recommencé. Il est très important de pouvoir évacuer toute la tension qui marque nos journées et les blagues, même potaches, sont toujours les bienvenues.

20h32 – pause casse-croûte.

Malgré les heures de travail qui s'accumulent, je n'ai pas eu le cœur d'abandonner mes collègues. Une nouvelle vague de patients est arrivée en fin d'après-midi, complétant aussitôt les derniers lits qui s'étaient libérés et obligeant à en ouvrir encore d'autres, en attendant qu'une demi-douzaine de patients soient transférés vers un autre établissement.

Combien de vies se sont éteintes sur ces seules dernières vingt-quatre heures ?

23h12 – fin de journée.

Je tourne la clé dans la serrure, refermant ma porte d'entrée sur les clameurs feutrées des heures passées. Je dépose mes clés sur la console, dont les pieds tourmentés agrippent les dernières images difformes des patients qui s'accrochent. J'allume toutes les lumières, refusant de laisser entrer les démons invisibles.

Cela fait cinq semaines que mes journées de travail s'éternisent, dépassant très largement les horaires conventionnels. Mais peu m'importe. Célibataire, je préfère laisser mes collègues rejoindre leur famille dès que cela leur est possible, même si eux-aussi s'investissent bien au-delà de l'attendu. Nous prenons tellement à cœur ce que nous faisons que s'il nous arrive de dénoncer haut et fort un système qui nous a oubliés, nous n'en demeurons pas moins investis au quotidien dans cette crise qui nous submerge tous.

Je me dirige vers la salle de bains et dépose l'ensemble de mes vêtements dans mon lave-linge avant de me glisser sous la douche, réparatrice à bien des égards.

Comme chaque soir, avant d'aller me coucher, j'observe mon bawajige nagwaagan. Composé d'un cerceau en saule et d'un filet tissé à la main, ce capteur de rêves m'a été offert il y a bien longtemps par un ami canadien d'origine ojibwée. Tandis que nous terminions nos études, je lui avais parlé des cauchemars qui ruinaient mes nuits. Deux jours plus tard, il m'avait offert ce précieux talisman de mes futures rêveries.

Suspendu au-dessus de mon lit, il se balance doucement au rythme de ma respiration. Tandis que je me concentre sur son mouvement, je m'endors. Apaisée, je laisse mon inconscience faire le tri. Mon attrape-rêve joue avec les bribes de ma conscience, colorant les meilleurs moments, enroulant les fils de mes pensées en dehors du temps. Mes mauvais songes se font capturer avant d'être évacués en son centre vers le néant.

Ainsi, chaque nuit, j'alimente ce trou sans fond, cet invisible abîme. Je le remplis de mes sombres pensées, tonneau des danaïdes de ma vassale existence…

Mercredi 15 avril 2020

Je me réveille en sursaut. Mon réveil affiche 3h33.

Mon esprit a encore capté l'essence d'une autre âme. Peu m'importe qui elle est ; je lui adresse mes meilleures pensées et des ondes d'énergie positive. J'espère pouvoir me rendormir mais mon esprit glisse sur des mots parmi les plus importants pour moi… *I have a dream*. Comme j'aurais aimé vivre dans un monde meilleur pour tous. J'ai toujours admiré celles et ceux qui luttent et qui s'engagent aux dépens de leur propre vie. Ils survivent à jamais dans mon cœur et je continue à porter leurs messages.

Pour ma part, j'estime que nous avons tous un rêve, plus ou moins conscient, de vouloir améliorer le quotidien et faire des choses utiles, chacun à notre niveau. Mais qu'est-ce qui nous détermine vraiment ? La somme de nos intentions ou nos actions ? La vision positive que nous posons chacun sur le monde attire chaque jour le meilleur et retient la quintessence de l'humanité. Ce vers quoi nous voulons tous aller : un monde meilleur.

Alors, suivez mon regard…

Sylveen S. Simon – 5ème semaine de confinement – *17 avril 2020 – 1 264 mots*



Retrouver l'image originale partagée gracieusement sur Pixabay par l'Auteur : Ractapopulous